



Louise Artus-Perrelet une grande éducatrice suisse (1867-1946)

Fille d'un pasteur neuchâtelois, établi avec sa famille à Genève en 1877, femme de l'artiste genevois Marc-Emile Artus, qu'elle épouse en 1893, et mère de Jean Artus, membre de la société des Belles-Lettres et professeur au Collège Calvin, Louise reste à l'ombre d'une société encore fortement patriarcale. Élève de Barthélémy Menn aux Beaux-Arts de Genève, elle s'est abreuvée à l'enseignement de ce maître de la couleur et à sa conception du dessin comme un langage qui va au-delà de la technique pour développer un sens social et moral. Comme lui, Louise Artus-Perrelet a fait de l'enseignement une forme d'engagement artistique. Récipiendaire de nombreux prix pendant sa formation, elle fait parler d'elle dans les journaux grâce à ses inventions pour le théâtre. D'une part, dès 1900, elle invente une technique de teintes de couleurs applicable aux costumes. D'autre part, dans les années 1920, elle crée un instrument qui projette de la couleur sur les tissus, qu'ils soient costumes ou décors : le chromophone. Il est utilisé notamment par Émile Jaques-Dalcroze dans *La fête de la Jeunesse et de la joie*, en 1923, assurant la rencontre entre musique et peinture.

Dès 1908, Louise Artus-Perrelet est nommée par le conseil d'État genevois maîtresse de dessin à l'école secondaire supérieure des jeunes filles. En juillet 1909, elle mène, avec le médecin et psychologue Édouard Claparède, une enquête sur l'utilité du dessin, contribuant ainsi à l'intérêt qui se développe alors, notamment au travers des congrès internationaux, pour l'enseignement du dessin comme moyen éducatif.

En 1912, elle fait partie des premiers enseignants de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (IJJR) fondé par Claparède, haut lieu en Europe des sciences de l'éducation – en particulier de la psychologie – et des pédagogies nouvelles, centrées sur les besoins et capacités de l'enfant. L'idée que le dessin ne peut être simple copie, mais bien observation de la réalité est fondamentale pour Louise Artus-Perrelet comme pour Menn. Elle développe une pédagogie dont l'objectif

est l'appropriation par l'enfant de la réalité à travers le mouvement, l'expression orale amenant à une élévation morale voire mystique, ce qu'elle appelle « vivre sa ligne ». En 1917, son ouvrage *Le dessin au service de l'éducation* est publié aux éditions Delachaux et Niestlé. S'ajoute un matériel d'enseignement appelé « Boîte Artus », complétant la « Méthode Artus ».

En 1929, elle rejoint deux autres enseignants de l'IJJR, Helena Antipoff et Léon Walther, à l'école de perfectionnement pour la formation des institutrices à Belo Horizonte au Brésil. L'annonce est faite dans le *Journal de Genève* du 16 février 1930. On souligne son « caractère énergique, à la fois rude et si profondément sensible », cette « âme enthousiaste, originale et riche, avec des dons pédagogiques exceptionnels ». Le rédacteur de l'article se réjouit d'avoir croisé « une figure de tout premier plan ». Son passage à Belo Horizonte est remarqué et de nombreux articles, notamment dans la *Revista do Ensino*, présentent cette « grande éducatrice suisse » avec un « don mystique et spirituel pour les couleurs ». Elle y enseigne pendant deux ans et y retournera en automne 1932, ayant atteint la retraite de ses fonctions d'enseignante à Genève.

Tout au long de sa vie, cette « éducatrice voyageuse » comme la présente le journaliste du *Journal de Genève* le 12 mai 1932, qui relate sa conférence « La ligne dans l'art », participe à de nombreux congrès (artistiques, pédagogiques et psychologiques), et elle est membre de diverses associations (Union des femmes ; association pour le suffrage féminin ; société pédagogique genevoise ; association pour l'Instruction par l'image ; des femmes peintres et sculpteurs ; association d'art actif) et membre honoraire de l'Internationale des Amis de l'ordre Spirituel.

C'est lors d'une soirée genevoise, en septembre 1932, qu'elle rencontre Ginette Martenot qui y donne un concert.